

BRICE PARAIN

Petite
métaphysique
de la parole

essai

nrf

GALLIMARD

BRICE PARAIN

PETITE
MÉTAPHYSIQUE
DE LA PAROLE

nrf

GALLIMARD

A Éliane.

I

Maintenant on aborde la philosophie par la perception. C'est à cause de l'immanence. On se voit dans le monde, faisant partie du monde, issu de lui, pour ainsi dire, un petit bout de monde au départ, qui crie, qui geint, qui dort, qui tète, qui fait pipi, sans trop même ouvrir les yeux pendant les premiers temps, puis, quelques années plus tard, il est parmi les autres, les grands, avec son auto, ses livres, ses opinions. Comment raconter son histoire? Avec l'évolution, on a l'idée qu'on se saisit dès le germe, se regardant devenir ce qu'on est à partir de presque rien. C'est aussi une belle tradition. Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. Il y a trois siècles Spinoza commençait par Dieu. Il est un de nos précurseurs vénérés. Quelle est la différence? On

répondra qu'elle n'est pas si grande qu'il paraît. *Deus sive natura*. C'est vrai. Seulement Spinoza, lorsqu'il parlait de nous, c'était nous formés, adultes, ayant un métier, des passions, discutant, luttant. Pour Spinoza, la volonté et l'intelligence ne faisaient qu'un : *Éthique*, II, 49. On ne le dirait pas aujourd'hui. Nous savons que la lucidité n'implique pas la maîtrise de soi. Au contraire même, peut-être. Nous serions du côté de la folie? L'homme de Spinoza était raisonnable.

Ce serait donc plutôt la ligne de saint Paul, incapables du bien qu'on aime, faisant le mal qu'on déteste? Pas non plus. Le mal, on le cultive. Le bien, on s'en méfie. Rien n'est simple, heureux.

Est-ce tout à fait vrai, cependant? Il y a une façon d'être malheureux, qui est pour se donner le bonheur d'attirer l'attention. Mais peut-on savoir? Ce que j'en dis, c'est d'après les livres que je lis. D'un côté, je suis d'accord avec eux. J'ai l'impression que j'aurais pu écrire beaucoup d'entre eux, qu'ils sont des aspects de moi, que je ressemble à leurs auteurs pour une partie de moi, ou une autre, importante même, que j'aurais pu être l'un

ou l'autre, talent mis à part. Mais j'aimerais mieux un autre ton, moins hautain, plus terre à terre, avec un peu de confiance dans ce qu'on pourrait faire, des propositions, pas seulement des exigences. Le talent, il est vrai, c'est d'être entièrement ceci ou cela. Une partie ne suffit pas. Le talent, c'est lorsqu'on se met tout entier en jeu, du moins le plus possible. Tant pis si j'ai l'air peu moderne. Nous sommes tous des produits de notre époque. Il s'agit seulement de décider ce qui la conduira le plus loin vers l'avant.

Pour sûr, je ne dirais pas, plus qu'un autre, que je sais pourquoi je suis là, d'où je viens, où je vais, à part ma naissance et ma mort. Que je suis à l'aise dans la vie. Non. J'assiste comme tout le monde à la révolution qui se fait, sans y prendre suffisamment part, à mon gré, parce que... Parce que? C'est justement le sujet de ce livre. Ce qui me sépare de beaucoup de mes camarades écrivains, les uns c'est que je ne veux pas croire qu'il n'y a rien à faire. La férocité n'est pas seule à mener le jeu, irrémédiable, toujours ravageant, toujours rabaisant, il y a aussi de la générosité. Les autres, c'est que je ne m'en remets pas au

communisme pour préparer la solution. Je m'acharne à dire qu'il faut penser à ce qu'elle devra être, pour qu'elle soit un peu meilleure que ce qu'on a eu jusqu'ici. En pensant, on doit arriver à se tracer un programme, et à le suivre tant bien que mal. La raison n'est pas morte avec Dieu. Ou plutôt, s'il y en a, il doit toujours en rester une bribe. Quand on la regrette, obscurément, il ne sert à rien de se figurer qu'on pourrait être encore au XVIII^e siècle, avec les âmes sensibles du beau monde, rêvant de liberté et d'élégance dans la solitude. Il ne sert à rien non plus, lorsqu'on désire se prouver qu'elle n'a pas répondu à ce qu'on attendait d'elle, de se jeter dans les mouvements de la violence ou de l'impatience, comme s'ils étaient la seule source de la vérité. On peut réfléchir, même si l'on ne sait pas bien ce que les mots veulent dire.

Là est la clef de tout. On admet, quand on écrit, quand on lit, que le langage est transparent, qu'à travers lui on voit la réalité, ce que Spinoza voulait dire dans ses ouvrages, ce que j'ai à dire ici. On ne peut guère en douter, si l'on se contente de chercher ce que l'autre voulait dire. Mais si on essaie de

savoir, au lieu, ce qu'il pensait, ce qu'il était, ce qu'il avait à dire, c'est déjà moins certain. Ce qu'il a dit, ou voulu dire, était bien, sans doute, ce qu'il avait dans la tête, à ce moment-là. On mesure l'écrivain à ce qu'on appelle sa capacité de s'exprimer, de formuler exactement ce qu'il veut dire. Comme, en outre, il se relit, qu'il peut confronter ce qu'il aperçoit dans ses mots avec ce qu'il avait voulu y mettre, il ne les livre à la publication que lorsqu'ils le satisfont entièrement. En tout cas, dans les meilleurs textes, ceux qui restent. Mais entre ce qu'il a réussi à dire là, et ce qu'il aurait dû peut-être dire à la place, est-on sûr qu'il n'y a pas une différence?

Seulement pourquoi parler de ce qu'il convenait de dire, et qu'il n'a pas dit? S'il ne l'a pas dit, c'est que rien ne le poussait à le faire. Mais c'est lui-même, après, qui éprouve un regret, une inquiétude, qui revient, trop tard souvent, sur ce qu'il a dit et publié, et qui n'en est plus content. Il y a maints exemples dans la vie des écrivains de ce malaise, de cette impression de honte, de faute, parfois assez puissants pour interdire ensuite l'écriture, Racine, Gogol, Rimbaud.

On n'avance que par approximation. Chaque jour est une occasion d'approfondir sa pensée, de préciser son vocabulaire. Sinon chacun de nous ne ferait qu'un livre avant de mourir. On sait bien que c'est toujours le même qu'on récrit chaque fois, et que le dernier n'est pas encore le tout. Pourquoi courons-nous donc toujours ainsi après notre langage, alors qu'il devrait n'être qu'un serviteur docile ? Mais nous faisons bien de courir, car dans l'œuvre d'un écrivain, il y a toujours du meilleur et du moins bon. En travaillant, on arrive à faire des progrès, on se rapproche de soi. Mais n'est-ce pas ainsi dans chaque métier ? On apprend en vivant, on en sait souvent plus à soixante ans qu'à vingt. Pourquoi s'étonner, donc ? Eh bien, justement. Si le langage est pour l'homme ce que le bois est pour le menuisier, ou le fer pour l'ajusteur, c'est qu'il leur est en quelque sorte étranger, comme la pierre au sculpteur également. Ou bien, autre comparaison, si le langage est à l'homme comme les muscles sont au coureur, ou le corps à chacun de nous, car nous gagnons en nous entraînant, c'est qu'il lui échappe aussi pour une bonne part, de même que

nous sommes trahis à chaque instant par notre carcasse qui n'obéit pas. Mais laissons les images. De ce qu'on est, aux mots qu'on prononce, il y a un passage non négligeable pour le philosophe, parce que ce qu'on est n'est connaissable à autrui que par une communication obscure, qui est un mélange de paroles, de gestes, d'actions, d'écrits, donc de documents épars, disparates, qu'on ne peut même pas recueillir et rassembler, encore moins considérer posément pour les déchiffrer, comme un film qu'on ne pourrait regarder qu'une fois.

Je me demande si ce qu'on appelle le monisme est vrai, si l'immanence est concevable, c'est-à-dire, un peu selon ce que suggère Spinoza, si un mouvement continu déploie notre organisme dans notre conscience et celle-ci ensuite dans nos paroles, sans l'intervention d'une autre énergie que celle de notre sang. Je ne sais pas si cette formule serait tout à fait correcte anatomiquement, mais chacun verra ce que j'entends dire par elle : qu'il faudrait alors ne trouver en nous aucune trace de dualité, ni corps ni âme, ni esprit ni matière, ni conscience ni inconscience, mais seulement — comment

dire ? — des ondes et des atomes, qui seraient reliés aux ondes et aux atomes qui constituent l'univers, aussi bien, historiquement, par l'évolution, depuis la première cellule d'où est sorti le singe, que dans l'espace, aujourd'hui, où nous sommes des milliards de gens sur la terre à respirer et à parler. Il n'y a pas de jugement direct possible là-dessus. La naissance de la pensée à partir de l'amibe — production du supérieur par l'inférieur — est aussi difficile à imaginer que la création du monde par Dieu — production de l'inférieur par le supérieur. Il faut de la poésie pour vivre. Disons que c'en est, et réservons pour le raisonnement d'autres domaines plus sûrs.

L'homme a l'air de naître comme un petit lapin. Vingt ans après, il écrit un livre, il assassine un tsar, il se fait moine, il se pend ou il se marie. Dans cette destinée, il y a un étrange décrochement, et une non moins étrange retombée, le besoin de liberté et le rappel à l'ordre. L'un et l'autre. Je n'aperçois qu'une raison commune à ces deux mouvements, apparemment contraires, c'est que la vie cède tôt ou tard son pouvoir au langage. Il faut qu'on apprenne à parler. Entre une

hirondelle et moi, la différence a été le collègue avec ses conséquences : une invention, un coup de tête, le suicide ou la famille. Comment me figurer que c'est moi qui l'ai voulu? Et pourquoi? Par ambition? Tous les poètes m'en détournent. Moi-même, je me suis senti forcé. Je me voyais entraîné vers une sorte de catastrophe, qui se produisit, d'ailleurs, sous la forme de la guerre. Rien ne pouvait mieux conclure l'apprentissage du grec et des mathématiques, Thucydide et la géométrie descriptive, que la mobilisation, les invectives, la bagarre, tuer et être tué.

Tout d'un coup le sourd étonnement du gamin partagé entre la campagne et les études devenait le drame universel : des hommes jeunes courant, s'éreintant, tombant dans les combats, et des journalistes qui le racontaient. Où était la vérité ? Mourir ou parler? Le choix était inhumain. Et si ce n'était pas un choix, si c'était une association, elle était également horrible. Pourtant la vie ne peut pas n'être que notre passage pour quelques années sur la terre, travailler, faire des enfants, puis disparaître, comme les papillons ou les souris. Dans ce cas, en

effet, il n'y aurait rien à dire. Les rossignols n'ont pas besoin de poètes. Chacun d'eux en est un, admirablement, avec justesse, avec simplicité. Mais les nôtres, je découvris, à ce moment-là, qu'ils exerçaient une sorte de sorcellerie, avec sa frange d'imposture, sa volonté de puissance, ses privilèges mal répartis. J'aurais compris un ordre où l'on aurait chanté, raconté, discuté comme on respire. Seulement, ce n'était pas cela. Il y avait un partage des rôles. Les uns mouraient, les autres écrivaient. Peut-être à cause de l'âge ? Non, le scandale était dans la disproportion. Y avait-il des mots, des phrases, capables de ne pas sembler creux, stupides, odieux, à côté du cadavre d'un garçon de vingt ans sur le champ de bataille ? Même ceux de la réprobation, parce qu'ils ne coûtaient rien. C'est ce problème, insoluble, que la poésie d'à présent s'acharne à essayer de résoudre, et qui l'exténue. Il faut trouver une autre destination que le récit à nos paroles, sinon elles finiront par nous rentrer dans la gorge.

Dans la perception, c'est pareil. Bergson m'avait mis en garde, au collège. Cette vie intérieure, qui est la nôtre, pleine, où l'on

est bien au chaud, qu'avait-elle besoin de s'exprimer ? Pour se faire maltraiter par les mots ? A l'âge que j'avais, il me paraissait naturel d'avoir envie d'être seul. J'étais interne, jamais tranquille, toujours en alerte, je n'avais à moi que les moments où je me réchauffais sous mon édredon pour m'endormir, et les grasses matinées que ma mère me ménageait lorsque je venais à la maison. Notre repos, c'était la rêverie. Mais elle ne se mettait pas d'elle-même en chansons. Elle était despotique, intraitable, étrangère. Et c'est à elle qu'il fallait que je retourne pour fabriquer des dissertations ? On dira que si j'avais été doué la rêverie, justement, l'aurait emporté, et aurait trouvé les paroles demandées. Je serais devenu un élève normal, tournant au poète à l'occasion, se frayant son chemin dans le langage. Il l'aurait fallu. C'était le sort des boursiers. Eh bien non, j'étais un garçon comme bien d'autres, un apprenti de l'inquiétude sans doute, mal à son aise dans ce métier, qu'il n'avait pas choisi. Il n'est pas juste non plus que certains soient chargés de parler pour les autres. Et pourtant ? Tout le monde n'est pas ébéniste, tout le monde n'est pas

champion du 400 m à pied, il doit bien y avoir aussi des pinsons qui chantent mieux que leurs camarades. Ce sont toutes ces inégalités qui sont gênantes. C'est la diversité, c'est le multiple, c'est la vie, qu'on ne comprend pas.

Il me semble néanmoins que ce n'est pas le même mouvement qui me fait regarder longuement la mer, que je suis venu voir de loin, et dire ce que je peux en dire après. La suite naturelle de la contemplation serait le silence. Sous le coup de cette puissance gigantesque, qui m'attire et m'effraie à la fois, il me faudrait quelque temps pour m'en délivrer, pour ne plus me sentir écrasé, vaincu, fasciné. Je suis là, sur la rive, à ne rien entreprendre pour affronter l'Océan. Les mots que je pourrais prononcer me paraîtraient une mauvaise revanche, même s'ils étaient pour admirer ou révéler. Ils ne m'empêcheraient pas de reconnaître dans l'attrait que je subis, dans ma peur, une humiliation, une infériorité, qui ne pourraient être effacées que par un acte de courage. Cependant, que quelqu'un, à côté de moi, me demande si je sais où nous sommes, ou bien s'il est tard, ou bien si j'ai

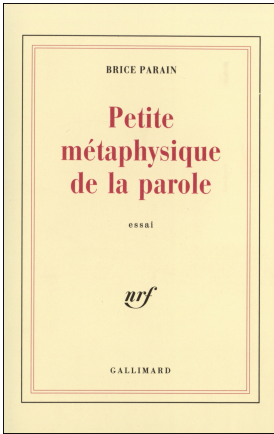
BRICE PARAIN

Petite métaphysique de la parole

Ce livre n'a pas été écrit pour évoquer les embarras qui viennent à l'homme de son langage, malentendus, stupéfactions, inhibitions, méfiances de toutes sortes. Ils ne servent qu'à introduire la préoccupation qui y est appelée métaphysique, pour qu'on la distingue des recherches sémantiques, stylistiques, ou psychologiques : qu'à force de souffrir parce qu'on n'a pas dit, ou qu'on a mal dit, ce qu'il y avait à dire, et qui reste à peser sur le cœur, on en arrive à se demander pourquoi il ne suffit pas de vivre, mais qu'il faille encore le dire, pourquoi nous ne savons pas nous entendre sans avoir besoin de parler, comme le font les abeilles ou les corbeaux.

Car notre langage n'est pas qu'un code de signaux plus compliqué qu'un autre. Il est l'aventure de la pensée, des mots qui sont là depuis toujours, semble-t-il, qu'on tourne et retourne, sans voir où ils mènent.

Nous ne savons pas, non plus, d'où il nous est venu. L'hypothèse actuelle de l'évolution, serpent, oiseau, singe, puis homme criant d'abord, parlant ensuite, est assez terrible, à la réflexion. Notre civilisation des livres paraît signifier que la destination de l'homme est de se transformer en des mots qu'autrui a le pouvoir de ne pas écouter. Le ressort de la philosophie classique était le langage vrai. Y en a-t-il un ? Celui de la dialectique moderne pourrait être le mensonge vraisemblable, prenant une allure de cérémonie, avec la littérature pour modèle. Il faut un soubassement à un tel édifice. C'est de cette métaphysique qu'il est question ici.



Petite métaphysique de la parole Parain Brice

Cette édition électronique du livre *Petite métaphysique de la parole* de Parain Brice a été réalisée le 21 avril 2016 par les Éditions Gallimard. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782070272655 - Numéro d'édition : 49379)

..... Code Sodis : N09555 - ISBN : 9782072095368

Numéro d'édition : 212122